

JOSEPH
ROTH

AUTOMNE À BERLIN

Préface de Patrick Modiano

*Traduction de l'allemand
par Nicole CASANOVA*

PARIS
Les Belles Lettres
2021

Préface

Un Autrichien sans profession

Le chemin aura été long d'une petite ville frontalière de l'ancien Empire d'Autriche-Hongrie jusqu'à la France. L'acte qui constate que le vingt-sept mai mil neuf cent trente-neuf, à cinq heures cinquante-cinq minutes, est décédé 151 rue de Sèvres un certain Joseph Roth, né à Szwaby (Autriche) le deux septembre mil huit cent quatre-vingt-quatorze, précise qu'il était sans profession.

Trois jours plus tard, dans l'après-midi, cet Autrichien sans profession fut enterré au cimetière de Thiais, banlieue sud-est. On s'était demandé s'il fallait faire venir un rabbin. Joseph Roth s'était-il vraiment converti au catholicisme ? Il fut décidé qu'on lui donnerait, comme dans les cas douteux, des obsèques catholiques non soumises à conditions, c'est-à-dire qu'il n'y aurait pas de messe des morts.

David Bronsen, son biographe, a décrit en détails la cérémonie. Au cimetière de Thiais se trouvaient rassemblés, pour la dernière fois avant la guerre, de nombreux écrivains et artistes, exilés de Berlin, de Vienne et de Prague. Trois femmes qui avaient compté dans la vie de Joseph Roth, se tenaient côte à côte, au bord de la tombe : une très belle mulâtresse, une Lettonne et une actrice allemande. Dans la foule, se pressaient des monarchistes, des communistes, des catholiques, des juifs, des étudiants autrichiens en grande tenue, « la rapière hors du fourreau », et aussi – nous précise Blanche Gidon, la traductrice française de Joseph Roth : « des inconnus, de pauvres apatrides que Roth avait un jour accompagnés dans les bureaux de la Préfecture de Police pour demander, en leurs noms, des permis de séjour ».

L'héritier de la couronne d'Autriche était représenté par le comte Trautmannsdorf. Celui-ci jeta une poignée de terre sur le cercueil et déclara

solennellement : « Au combattant fidèle de la monarchie, au nom de sa Majesté Otto d'Autriche. » Puis l'écrivain Egon Erwin Kisch se détacha du groupe des communistes et lança un bouquet d'œillets rouges en souvenir du temps où Joseph Roth était connu dans la presse socialiste de Vienne sous le surnom de « Joseph le Rouge ». Au moment où l'un des deux prêtres catholiques s'approchait de la tombe, quelques-uns des amis de Roth, qui étaient comme lui des juifs de Galicie, se plaignirent à haute voix qu'il n'y eut personne pour dire le Kaddish. Certains priaient en hébreu. Le vicaire Oesterreicher commença une homélie mais sa voix fut couverte par le bruit d'un train de marchandises qui passait sur la voie ferrée en bordure du cimetière. Plus tard, l'inscription que l'on pouvait lire sur la tombe était la suivante :

Joseph Roth
Poète Autrichien
mort à Paris en exil
2.9.1894. 27.5.1939.

L'auberge de la Frontière

Joseph Roth n'était pas né à Szwaby, comme il le prétendait, mais à Brody, trois kilomètres plus loin. Il y a dans cette volonté de brouiller les pistes sur de si petites distances quelque chose de dérisoire et d'émouvant si l'on songe que la Galicie autrichienne, cette province lointaine de l'Empire où Roth avait passé les seize premières années de sa vie, n'existait déjà plus quand il a commencé à écrire.

Les Russes qui envahirent la Galicie pendant la Première Guerre, puis, à la fin de celle-ci les Polonais, prirent autant de plaisir, les uns et les autres, à massacrer les populations juives et à brûler les villages. Un écrivain russe de l'âge de Joseph Roth, Isaac Babel, juif d'Odessa, a évoqué dans *Cavalerie Rouge*, la Galicie en ruine et Brody, la ville natale de Joseph Roth, telles qu'il les avait vues en 1920, quand il était dans les rangs de l'Armée rouge de Boudienny, lancée contre les Polonais. En exil à Paris à la fin des années trente, Roth lisait les livres de Babel. A ce moment-là, Babel se trouvait dans les prisons de Staline, ou même l'avait-on déjà fusillé. Roth a dû sentir un pincement au cœur à la lecture de certains chapitres de *Cavalerie Rouge*, comme celui qui s'intitule « La Route de Brody ». « A

l'aube, Brody. Partout des barbelés, des cheminées calcinées... La ville est détruite, pillée. La rue des Écoles, neuf synagogues, tout est en ruine... » Et puis : « De l'autre côté du col, nous attendait la vision de Brody, ville morte... »

Cette petite ville qui n'existait plus, Joseph Roth ne cessera d'y retourner en rêve dans ses romans. La nuit, un fiacre attend devant la gare, l'une des dernières du royaume, puisqu'à une dizaine de kilomètres, c'est déjà la frontière russe. Sur le quai désert, l'employé vêtu de son uniforme bleu foncé et du baudrier de cuir noir qui lui donne une allure militaire, fait les cent pas. Il attend l'arrivée de l'express pour Vienne, qui passera par Lemberg et Cracovie. On retrouve souvent, dans les livres de Joseph Roth, comme d'ailleurs chez Tchekhov, ces gares oubliées, « semblables à des chats indolents, étendus l'hiver dans la neige et l'été au soleil ».

Sur la place, le fiacre nous attend et aussi l'odeur particulière à la petite ville, « une odeur sucrée et capiteuse où se mêlaient la houille, le jasmin et le souffle des prairies ».

Le cocher juif s'appelle Manès Reisinger. A cette heure-là, les rues sont désertes et on laisse derrière soi la caserne qu'occupe le 30^e bataillon de chasseurs de Galicie et de Bukovine. Une lanterne brille encore à la façade de l'hôtel de l'Ours d'Or, où le colonel Foldès, le baron Grappik et le docteur Max Dimant finissent leur partie de carte.

Le fiacre poursuit sa route à travers les marais, et il s'arrête devant l'auberge de la Frontière. Plus tard, à Vienne, à Berlin et à la fin de sa vie et de son exil, à Paris, Joseph Roth ne cessera de penser à ce lieu, comme au point sensible et magique de ce qu'il appelle « sa misérable enfance ».

Le patron de l'auberge est un certain Leibusch Jadowker. On croit qu'il est venu, il y a longtemps, d'Odessa. Mais est-ce son véritable nom ? Là-bas, à Odessa, il aurait tué quelqu'un. A l'auberge de la Frontière, il accueille les mendiants et les bandits de la région, et surtout ces juifs roux, descendants du peuple mystérieux des Khazars, qui font de la contrebande. La première gare russe, Radzivillov, est à quinze kilomètres. A l'auberge de la Frontière, les déserteurs autrichiens qui s'appêtent à passer en Russie croisent les déserteurs de l'armée du tsar et les juifs qui s'enfuient de Russie et s'embarqueront pour l'Amérique. Jadowker touche de l'argent sur chaque passage. Sa femme est une tzigane qu'il doit partager, chaque automne, avec un marchand de marrons qui vient de Bessarabie.

Pas très loin de l'auberge de la Frontière, se dresse le pavillon de chasse délabré du comte Wojciech Chojnicki, un célibataire « bon vivant et en même temps mélancolique ». Il séjourne l'hiver sur la Côte d'Azur ou à Vienne, mais dès le début du printemps, il revient dans le pays de marais de ses ancêtres. Sur le portail de bois de sa propriété, il y a le blason des Chojnicki : écu bleu tiercé en fasce, à trois cerfs d'or aux bois enchevêtrés. Deux fois par semaine, il donne une soirée somptueuse pour les officiers du régiment de dragons de la garnison. Le reste du temps il se livre à des expériences d'alchimie.

L'auberge de la Frontière. Le pavillon de chasse du comte Chojnicki. Ils auront été pour Joseph Roth le côté de Méséglise et le côté de Guermantes. Chaque écrivain, quand il part à la recherche du temps perdu, retrouve le paysage et les impressions des débuts de sa vie. Pour Joseph Roth, ce n'était pas le paisible Combray ni la morne Plaine Monceau. Il disait que le vent qui soufflait sur sa province natale, c'était déjà le vent de Sibérie.

Rudolf-Gymnasium

Dans ce pays perdu, la langue allemande était le seul lien qui vous rattachait au monde, c'est-à-dire à la culture et aux poètes. Voilà bien ce qu'indique Joseph Roth quand il évoque les juifs de l'Est : « Goethe et Schiller, ces poètes allemands que tout adolescent juif avide d'apprendre connaît mieux que les lycéens à croix gammées. » Il parle de lui-même. Il se souvient de l'enfant qui chaque matin suivait la grande rue de Brody pour se rendre au Rudolf-Gymnasium, l'un des deux lycées de Galicie où l'on enseignait dans la langue allemande. Et comme le lycée avait été baptisé en souvenir de l'archiduc Rodolphe, peut-être Roth, dans son incorrigible romantisme, a-t-il pensé plus tard qu'il avait fait ses études sous le patronage mélancolique de cet homme, de son amour pour Marie Vetzera et de leur suicide à Mayerling.

Il faut croire que la fidélité à la langue allemande devait être bien forte dans les confins de l'Empire d'Autriche-Hongrie puisqu'elle a survécu à la disparition du royaume, aux autodafés de 1933 au cours desquels les nazis brûlaient les livres. Heine lui-même, sous prétexte qu'il était juif, ne trouvait pas grâce à leurs yeux alors que chaque enfant allemand, depuis plusieurs générations, connaissait par cœur « la Lorelei ».

Cette fidélité a même survécu à Auschwitz. L'un des plus purs poètes de langue allemande, Paul Celan, qui commença à publier en 1945, était un juif de Bukovine, une province lointaine mais voisine de celle de Roth : les régiments de chasseurs et de uhlans cantonnés à Brody avaient pour appellation « de Galicie et de Bukovine ».

A l'époque – entre 1905 et 1913 – où Joseph Roth était l'élève du Rudolf-Gymnasium de Brody, le polonais s'introduisait peu à peu dans l'enseignement. Ce fut d'ailleurs le sujet d'une querelle entre Joseph Roth et l'un de ses camarades de classe, auquel il déclara : « Je ne suis pas quelqu'un d'assimilé par la Pologne, mais par l'Autriche. » Roth parlait couramment le polonais et il écrivait même des poèmes dans cette langue, mais l'attachement à la culture allemande était le plus fort. Il ne devint pas comme Bruno Schulz, lui aussi juif de Galicie, un écrivain polonais. Et pourtant, la petite ville que décrit Bruno Schulz dans *Les Boutiques de cannelle* pourrait être Brody.

Le roi de Jérusalem

Joseph Roth a été une sorte d'orphelin. Sa mère lui avait inspiré de la crainte et c'est à elle qu'il pense quand il évoque « l'éternelle et cruelle loi de la nature qui veut que mère et fils deviennent étrangers l'un à l'autre ». Il n'a jamais connu son père, Nachum Roth, qui se sépara de sa mère un an après sa naissance et qui souffrait de troubles mentaux. On ne sait pas grand-chose de Nachum Roth. On le vit – paraît-il – dans un train de nuit entre Hambourg et Berlin, puis à Rzeszow, en Galicie orientale, et l'on suppose qu'il a fini ses jours dans la partie polonaise de la Russie, auprès d'un rabbin hassidique.

C'est l'empereur François-Joseph qui demeura, pour Roth, une image paternelle. Et si les Guermantes ont fait rêver le très jeune Proust parce que leur nom évoquait pour lui des fées, des licornes et les châteaux de Geneviève de Brabant, on comprendra combien les noms des domaines de François-Joseph pouvaient enchanter l'imagination d'un enfant. Ces domaines, jusqu'à la guerre et la mort de l'empereur, devenaient de plus en plus irréels, comme s'ils appartenaient au royaume de la Belle au Bois dormant. La moindre secousse risquait de provoquer une perte d'équilibre et un réveil sanglant : Joseph Roth décrira plus tard, dans *La Marche de*

Radetzky cet état de somnambulisme d'avant la catastrophe. François-Joseph n'était pas seulement empereur d'Autriche et roi apostolique de Hongrie, mais roi de Bohême, de Dalmatie, de Croatie, d'Esclavonie, de Galicie, de Lodomerie et d'Illyrie ; grand-duc de Toscane et de Cracovie, duc de Lorraine, de Salzbourg, de Styrie, de Charintie, de Carniole et de Bukovine ; grand prince de Transylvanie ; margrave de Moravie, duc de Haute Silésie, de la Basse Silésie, de Modène, Parme, Plaisance et Guastalla, de Teschen, Frioul, Raguse et Zara, comte Princier de Habsbourg et Tyrol, de Kybourg, Goritz et Gradisca, prince de Trente et Brixen, margrave de Haute et de Basse Lusace ; comte de Hohenembs, Fedlkirch, Brigance, Sonnenberg ; seigneur de Trieste, de Cattaro et de la Marche Wende ; grand voyvode de la Voyvodie de Serbie. Mais parmi tous ces titres, le plus ancien était celui de roi de Jérusalem.

Sans doute pour Joseph Roth, il y avait là un symbole, puisque François-Joseph protégeait les deux millions de juifs de son royaume et leur accordait certains avantages qui paraissaient miraculeux si on les comparait au sort terrible des juifs de Russie. Là-bas, les pogroms étaient organisés de manière officielle et presque avec l'approbation du tsar. Les juifs de Galicie, nés à quelques kilomètres de la frontière russe, étaient d'autant plus sensibles à la bienveillance de François-Joseph.

Après sa mort et la disparition de son royaume, il ne demeura de lui que le souvenir d'un grand vieillard un peu gâteux, tel qu'il figurait dans ses portraits officiels et dans *La Marche de Radetzky*, où il a peur que le gazouillis des oiseaux de Schönbrunn lui fasse perdre le peu de mémoire qui lui reste. Et Joseph Roth éprouva pour lui une tendresse encore plus profonde. A mesure que l'Europe basculait dans le cauchemar hitlérien, ce vieil homme dont les favoris blancs laissaient croire que son visage était barbouillé de crème fouettée, semblait à Roth la figure même de l'innocence. Le « Vieux », au moins, était resté pur de cette folie meurtrière qui gagnait le xx^e siècle. Il ne serait jamais contaminé par cette lèpre. C'était comme les chers parents disparus dont on se dit, pour se consoler, au milieu de l'horreur : « Eux, au moins, n'auront pas connu ça. » Et même : « Ils n'auraient jamais laissé faire ça. »

Vienne

Joseph Roth débarqua à Vienne pour la première fois à l'âge de dix-neuf ans. Le terminus du train de Galicie était la gare du Nord dans le hall de laquelle se dressait la statue en marbre de Salomon Mayer, baron de Rothschild, et fondateur du chemin de fer du Nord. Mais les juifs de l'Est qui arrivaient dans cette gare étaient très pauvres et Joseph Roth, quelques années plus tard, a décrit leur misère : « Il n'y a pas de sort plus dur que celui de juif de l'Est à Vienne. »

Roth n'avait en poche qu'un vague certificat d'études délivré par l'université de Lemberg, capitale de la Galicie où il avait passé quelques mois. Lemberg était la première étape où s'arrêtait le train pour Vienne. Huit cents kilomètres de rail. Un long arrêt à Cracovie. Puis Krzeszowice. (Buffet). Trzebinia. Chrzanow. Le train traversait la Vistule. Puis c'était Oswiecim – qui devint plus tard Auschwitz – point de jonction de la ligne Myslowitz – Kandrzin – Breslau. On franchissait la Biala. C'était Dzieditz (Buffet), puis Petrowitz. Le train arrivait à proximité de la frontière de Prusse et filait dans une plaine monotone jusqu'à Oderberg. Encore trois cents kilomètres et c'était Vienne.

Joseph Roth sous-loua une chambre dans le quartier de Leopoldstadt, à proximité de la gare du Nord et du Prater, là où les juifs de l'Est se regroupaient. Il a évoqué dans des pages émouvantes ces rues, ces petits hôtels où « soixante personnes passaient la nuit sur le plancher ». Sa mère vint le rejoindre à Vienne et ils habitèrent tous les deux un logement misérable dans le quartier ouvrier de Brigittenau. Ils payaient le loyer grâce à une allocation versée aux réfugiés. Ce qui faisait la différence entre Joseph Roth et les écrivains viennois et juifs qu'il admirait – Hofmannsthal dont il pouvait réciter tous les poèmes par cœur, et Schnitzler dont il appréciait la mélancolie – ce qui faisait aussi la différence avec Stefan Zweig qui devint plus tard son ami, c'est que Joseph Roth, lui, n'était pas d'origine bourgeoise.

Mais il suffisait de traverser le Danube pour se retrouver à la faculté de philosophie où il s'était inscrit comme auditeur. Il suffisait de se promener le long du Ring, de découvrir les jardins, les façades monumentales, l'Opéra et le Burg Theater où battait le cœur léger et indolent de Vienne. Et même d'aller à Schönbrunn vers six heures du matin et d'assister au départ de l'empereur pour sa villégiature de Bad Ischl. Et de suivre la Kärtner Strasse « dont les lanternes se balançaient gaiement, au souffle de la nuit ».

Le jeune homme, arrivé à Vienne l'automne 1913, n'a devant lui qu'un hiver, un printemps et à peine un été pour bien fixer dans sa mémoire ce monde condamné à mourir et qui ressuscitera vingt ans plus tard dans *La Marche de Radetzky*. Tout y était chatoyant et animé, mais donnait bientôt une curieuse impression de décor en trompe-l'œil figé pour l'éternité – une impression qu'éprouvait Hermann Broch, un autre écrivain autrichien de l'âge de Joseph Roth, et qui lui faisait dire que Vienne était « le centre du vide ». Un rêve. Un roman. Peut-être en définitive que tout n'était que roman. Ce monde a disparu si vite, à peine Joseph Roth l'avait-il entrevu...

Joseph Roth, ancien lieutenant de l'armée impériale et royale

Vingt-cinq ans plus tard, telle était la signature, au bas de la lettre ouverte que Roth écrivit en 1938, après l'*Anschluss*, au premier gouverneur nazi de Vienne. Il lui faisait part de son mépris et de son indignation. A l'heure où Vienne offrait à Hitler un accueil triomphal, le désespoir de Roth était si grand qu'il ne lui restait plus, avant de mourir, que de se confondre une fois pour toutes avec l'image d'un lieutenant de l'armée du « Vieux », c'est-à-dire d'avant la fin du monde.

Ce fantôme d'officier d'une armée morte qui revient la nuit dans les rues de Vienne, il n'a pas seulement hanté Joseph Roth mais d'autres poètes et écrivains autrichiens, Rainer Maria Rilke, Heimito von Doderer, Alexandre Lernet-Holenia... Eux aussi se sont identifiés à lui comme à un souvenir d'enfance et à une image frivole et poignante du temps qui passe. Cette image, on la retrouve au cinéma, dans les films d'Eric von Stroheim, qui était le fils d'un chapelier juif de Vienne ; et chez Max Ophüls quand il adapte à l'écran Arthur Schnitzler et que l'on voit le lieutenant et la jeune fille de *Liebelei* glisser en traîneau dans un paysage de neige avant qu'il ne se fasse tuer en duel par son rival et qu'elle ne se suicide.

Et pourtant, dans la vraie vie, quand il fut mobilisé en 1916, Joseph Roth était pacifiste. Au bout de quelques mois d'instruction à Vienne, il était accablé par les tracasseries et les humiliations que subissaient les conscrits. A la sortie de la caserne, il n'y eut jamais de « lieutenant Joseph Roth ». Pas plus que de « lieutenant » de cavalerie Eric von Stroheim von Nordenwall. Et cela n'a aucune importance. Joseph Roth avait tout simplement besoin de s'identifier à un officier imaginaire pour écrire *La Marche de Radetzky*. Il

était passé de l'autre côté du miroir en devenant l'un de ses personnages, le lieutenant Franz Tunda, « fils d'un major autrichien et d'une juive polonaise, né dans un petit village de Galicie », ou le sous-lieutenant Von Trotta von Sipoje.

Mais il s'agissait d'un rêve éveillé. Le poète qui reprenait dans ses romans le chemin de sa Galicie perdue, était le plus lucide des observateurs. Les mille articles qu'il écrivit à Vienne, à Berlin, à Amsterdam, à Paris, sont un démenti de l'adage qui veut que le journalisme est la mort de l'écrivain. Dans le cas de Joseph Roth, le journaliste, au contraire, décupla les dons du poète et du romancier par l'attention qu'il portait au monde extérieur, le sens du détail et de l'atmosphère. Et le poète fit que chacun de ses articles, par son mélange d'acuité et de pathétique, avait le même pouvoir de suggestion que ses romans.

La fuite sans fin

Comme chez tous les écrivains de sa génération qui eurent environ vingt-cinq ans à la fin de la Première Guerre, quelque chose, à ce moment-là, fut brisée chez Joseph Roth et il en porta, jusqu'à sa mort, la blessure. Sans doute le fait qu'il ait été un écrivain autrichien, rendit encore plus vive cette blessure. Karl Kraus, l'un de ses compatriotes, a écrit que l'Autriche-Hongrie fut, en raison de la Première Guerre, « le creuset expérimental de la fin du monde ». Et pour ceux qui avaient été les témoins de cette fin de monde, il était difficile de s'en sortir indemnes.

A Vienne puis à Berlin, un homme de la sensibilité de Roth, à partir de 1919, est devenu tout naturellement un journaliste au sens noble du terme, c'est-à-dire un témoin. Et cette sensation de vide et de précarité après la catastrophe a exercé une influence déterminante sur sa vie quotidienne.

Ainsi, il habita jusqu'à sa mort dans des chambres d'hôtel, à l'exemple des personnages déboussolés de son livre *Hôtel Savoy*. Jamais il ne trouva un lieu où se fixer. Rien que des chambres d'hôtel et des cafés. La seule fois où il loua un appartement – très peu de temps –, ce fut à Berlin en 1922 quand il venait de se marier avec Friedl Reichler. « Je le voyais aller et venir dans la sombre et immense chambre berlinoise – écrit l'un de ses amis – les mains dans les poches de son manteau, comme dans une salle d'attente, l'oreille tendue vers le signal du départ de son train. » Pendant

vingt ans, sa vie ne fut – selon le titre d'un de ses romans –, qu'une « fuite sans fin ».

Mais cela le rendit plus sensible au monde qui l'entourait et mieux placé pour en décrire le désarroi et la misère.

Quand il évoque la « prolétarianisation des maisons » de Vienne, ou « Berlin dans le vertige du désespoir » – tels sont les titres des deux articles parmi tant d'autres qu'il consacra, dans les années vingt, à chacune des villes où il habitait – c'est un passant qui témoigne, un passant qui se fond dans la foule pour mieux comprendre et sentir. Il finit par ne plus se distinguer de la grisaille des murs et des trottoirs. Et ces articles nous frappent par leur précision, mais aussi, par la compassion et la révolte sourde qui les animent. Il cherchait à décrire l'existence toute simple. « Je dois réduire à la condition individuelle, personnelle, tout événement d'une qualité historique mondiale pour en estimer la grandeur et l'efficacité. »

La Marche de Radetzky, le chef-d'œuvre de Joseph Roth, parut en août 1932. Il est émouvant d'avoir entre les mains un roman comme celui-là, dans sa première édition imprimée à Berlin. On se dit qu'au moins cet exemplaire aura échappé au bûcher où les étudiants nazis, dans la nuit du 10 mai 1933, jetaient au fur et à mesure les livres qu'ils n'avaient pas lus, après qu'un héraut avait hurlé la phrase rituelle : « Contre la décadence et la pourriture morale, pour la sauvegarde de la famille et de l'État. » C'est dans une petite librairie de Nice, sur le boulevard Gambetta, que j'ai trouvé, il y a longtemps, cet exemplaire à couverture jaune de *Radetzky March*, Berlin 1932, Gustav Kiepenheuer Verlag. Abandonné par qui ? Il portait une dédicace en allemand et une signature difficiles à déchiffrer. Et une date : 9 février 1933.

A la page 329, une phrase était soulignée à l'encre bleue : « Le monde où il valait encore la peine de vivre était condamné à sombrer. Le monde qui lui succéderait ne méritait plus d'être habité par des gens comme il faut. Aimer avec suite, se marier, engendrer des enfants n'avaient donc pas de but. »

Sur l'une des pages de garde sont indiqués les tirages précédents : en août 1932, en octobre, en novembre. Ce volume, par conséquent, a dû être imprimé en décembre. En janvier 1933, Hitler prit le pouvoir. Désormais, les livres de Joseph Roth étaient interdits en Allemagne et l'exil commença pour lui. C'est justement à Nice, où j'avais découvert son livre, qu'il passa

la première année de cet exil, recueilli par son ami et éditeur, Hermann Kesten. Ils retrouvaient au café de France ou sous les arcades de la place Masséna d'autres écrivains émigrés d'Allemagne. Le soleil, les palmiers et les façades blanches des hôtels devaient aggraver cette impression d'être coupés de tout, dans ce que Franz Werfel appelait « le dernier coin de terre de l'Europe ». « Depuis des mois, écrivait Roth, je suis obligé de vivre hélas un peu partout à titre d'invité. Combien de temps cela durera-t-il, je ne le sais pas encore. »

Zurich. Marseille. Nice. Sanary-sur-Mer. Amsterdam. Bruxelles. Ostende. Une dernière visite à Lemberg, l'ancienne capitale de sa Galicie autrichienne, qui s'appelait désormais Lwow et se trouvait en Pologne. Il n'osa pas aller jusqu'à Brody. Un dernier séjour à Vienne, quelque temps avant l'*Anschluss*. Des cafés qui se confondaient les uns avec les autres, tant les soucoupes s'amoncelaient les unes sur les autres. Des chambres anonymes. Hôtel Beauvau de Marseille. Hôtel Eden d'Amsterdam. Hôtel de la Couronne à Ostende.

Enfin l'hôtel Foyot, rue de Tournon, à Paris. Il fréquentait cet hôtel depuis 1927 et son propriétaire avait mis à sa disposition, gratuitement, une petite mansarde. Il s'y sentait chez lui. Mais vers 1937, l'immeuble vétuste risquait de s'effondrer et on décida de le démolir. Roth ne voulut pas quitter les lieux. Il occupait toujours sa mansarde dans l'hôtel désert. Le directeur et le portier de nuit avaient disparu et l'on vendait les meubles aux enchères. Il ne déménagea de sa chambre que lorsque les ouvriers commencèrent à démonter le toit.

Il traversa la rue. Il fut recueilli par une jeune femme, Germaine Alazard, la patronne du café Le Tournon. Elle lui donna une chambre, au-dessus du café avec cette gentillesse et cette sollicitude que la France a souvent témoignées aux Saints buveurs étrangers : Joyce, Malcolm Lowry, Scott Fitzgerald, Modigliani, qui viennent se réfugier chez elle et dont elle tente vainement d'apaiser le mal de vivre.

Au café Le Tournon, il eut le temps d'écrire son dernier livre : *La Légende du saint buveur*. Une page. Un pernod. Une page. Un pernod.

Le 23 mai 1939, le jour même où il fut transporté à l'hôpital Necker pour y mourir, il eut un éclair de lucidité qui lui fit prévoir l'avenir lointain. On venait de lui annoncer que l'écrivain Allemand Ernst Toller s'était pendu dans une chambre d'hôtel, à New York. Il dit aux amis qui l'entouraient :

« Comme c'est bête de la part de Toller : se pendre maintenant alors que nos ennemis vont à leur perte. »

Il pleut souvent dans les romans de Joseph Roth. Les premiers jours de la guerre, quand le bataillon de chasseurs du sous-lieutenant Von Trotta marche vers le Front. Mais aussi au retour de la guerre. Une pluie d'automne, « qu'on entend ruisseler à travers le sommeil ». Il pleut interminablement sur les villes de garnison perdues et sur le collège où doivent rentrer l'élève Roth et l'élève Törless. La première fois que j'ai lu *La Marche de Radetzky*, c'était dans un chef-lieu du Cotentin que je finissais par confondre avec Szwaby. Et je me demandais quel était l'écrivain français le plus proche de Joseph Roth. Le hasard m'avait fait lire, à la même époque, *Le Rideau cramoisi* de Barbey d'Aurevilly. Il y est aussi question d'une petite ville de garnison. Je crois que Joseph Roth aurait pu écrire cette phrase du début : « Au bout de tant d'années, j'ai encore dans la tête de ces fenêtres qui y sont restées éternellement et mélancoliquement lumineuses, et qui me font dire souvent, lorsqu'en y pensant, je les revois dans mes songeries : "qu'y avait-il donc derrière ces rideaux ?" »

Il tombe une pluie légère sur Vienne et je me souviens d'une chanson que l'on y entendait encore quand j'avais vingt ans :

Sag Beim Abschied Leise « Servus »

Joseph Roth la connaissait-il ? J'aurais aimé qu'il m'apprenne l'air de « L'Empereur et de l'Impératrice » :

Elle reste seule au château
Et l'attend
Elle attend l'Empereur, l'Impératrice

la vieille chanson dont il disait que les paysans ruthènes la chantaient encore, sans savoir que leur impératrice était morte.

Patrick Modiano